

Un des premiers explorateurs :

JÉROME BECKER

La première fois que j'entendis parler de cet auteur colonial — c'était, il est vrai, vers 1917, soit trente ans après la sortie de presse de son ouvrage — il me fut présenté comme particulièrement copieux et ... ennuyeux !

Copieux, oui, puisque sa *Vie en Afrique* a paru en deux volumes in-8° de 500 pages chacun, mais enrichis d'un portrait de l'auteur, d'une carte itinéraire, de 150 dessins originaux émanant des représentants les plus qualifiés de l'École belge de peinture et de sculpture, et d'une préface du Comte GOBLET D'ALVIELLA, alors président de la Société royale belge de Géographie.

Ennuyeux, jamais, bien qu'à certain moment de soi-disant malins aient pris l'habitude de préciser, en clignant de l'œil d'un air entendu, que cet ouvrage comporte *in fine* dix pages en blanc à l'usage des illettrés.

Ce n'était certes pas l'avis du préfacier : « M. le lieutenant BECKER, annonça-t-il, nous trace à son tour (c'est-à-dire, après STANLEY : *Cinq Années au Congo*, et ce rapprochement est déjà tout à l'honneur de notre compatriote) un tableau vivant et vécu (M. GOBLET D'ALVIELLA a souligné le mot *vécu*) de ce que furent nos premières expéditions en Afrique orientale ».

De son côté, le grand A.-J. WAUTERS, dont Fred VAN DER LINDEN a, ces jours-ci, rappelé la compétence absolument hors-ligne, ne craignit pas de ranger *La Vie en Afrique* parmi les ouvrages du genre les mieux

observés, les mieux faits et les plus intéressants. Aussi sa vogue fut-elle extraordinaire et son auteur connut-il vraiment une heure de célébrité. Ensuite, la disgrâce vint, puis l'oubli et, pour finir, la relégation dans un vieux fort désaffecté. Simplement, parce que, un peu trop haut et à tort, BECKER avait affirmé sa conviction que mieux valait s'entendre avec les Arabes, et mettre à profit leur ascendant incontestable sur les noirs, que de les combattre et rejeter des territoires du Congo.

« Le sol africain, écrivait-il, est assez grand pour admettre le concours de tous les dévouements et de toutes les énergies » (II, 47).

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la *Vie en Afrique*, récit des premières expéditions belges en Afrique orientale.

« Le vrai canevas de cette œuvre... m'a été fourni, dit son auteur, par les carnets où je consignais, chaque soir, les événements, grands ou petits, comme les impressions joyeuses ou tristes de la journée. Je l'ai renforcé, après coup, de quelques souvenirs rétrospectifs reliant intimement aux faits quotidiens les considérations ethnographiques et anthropologiques que le lecteur saute trop souvent, lorsqu'elles forment la matière de chapitres spéciaux rompant l'ordonnance et le mouvement du récit... » (I, Avant-Propos).

De là, cette attitude en face des noirs qui fait, successivement, de ce chef-adjoint d'expédition, un officier de santé, un instituteur, un briquetier, un charpentier ou un forgeron, suivant les cas et, toujours, quoi qu'il advienne, de ce militaire, un pacifique pleurant longuement la mort de ses compagnons blancs, mais regrettant avec autant de sincérité la disparition d'un de ses serviteurs noirs.

« Ce matin, 25 octobre (1880), en me levant, j'ai trouvé mon pauvre boy Daïmo étendu mort à quelques pas de mon lit sur la natte qu'il occupait près de la porte du tembé (maison). Il a succombé pendant la nuit, et sans que je m'en aperçusse, à un accès de fièvre typhoïde. Déjà, depuis la traversée du Mgonda Mkali (Terre ardente), Daïmo

se plaignait de violents maux de tête. Il avait commis l'imprudence, après s'être rasé à la façon musulmane, d'aller, sans turban, dans le Pori (Brousse). Un coup de soleil fut le résultat fatal de cet incroyable manque de précautions...

» Je perds en Daïmo un brave et digne garçon, assez simple d'esprit, à la vérité, et peu actif, mais obligeant et d'une honnêteté absolue. La faiblesse réelle de sa constitution l'empêchait de me rendre tous les services pour lesquels je l'avais engagé, mais je lui dois de parler actuellement le Ki-Souahili avec assez de facilité pour être compris de toutes les peuplades que je rencontrerai désormais jusqu'au Tanganika. Daïmo avait su se faire aimer de tout le monde, et l'annonce de sa mort a causé parmi nos hommes une certaine impression. Je l'ai fait enterrer dans la montagne, roulé dans une pièce d'étoffe blanche, avec toutes les cérémonies prescrites par la religion musulmane » (I, 228-229).

BWANA KIDOGO BEKR, le petit Commandant BECKER, eut à son service d'autres noirs :

« Le plus gai, le plus remuant de tous, c'est Mohamed Maskam, originaire de Kiloa, et un des Askaris (soldats) de la troupe. Connaissant toutes les légendes, tous les contes, toutes les fables qui ont cours depuis la Côte orientale jusqu'au Lac, il fait la joie de ses camarades sur lesquels il a acquis une heureuse influence. On se pâme à ses plaisanteries, dites avec une verve indémontable... C'est mon favori, et je m'en suis fait conter mainte histoire (Le Trompeur trompé, L'Ânesse du Blanchisseur, Le Lion, L'Hyène et le Lapin, etc., que BECKER prend soin de rapporter, II, 241-262). Le drôle en profite pour se donner du bon temps, car il est carottier dans l'âme. Mais il faut bien passer quelque chose aux artistes ! » (I, 340).

Daïmo était un boy, Maskam un soldat... On pourrait penser que BECKER n'avait d'attention que pour les gens de son escorte. Il raconte encore sa rencontre avec un lépreux :

« Complètement nu, le front couronné d'une tignasse grise, le visage effroyablement rongé par un cancer, cet homme me tendait l'oiseau que j'avais abattu...

» Pourquoi n'es-tu jamais venu à la maison de pierre ? Tu aurais pu y apporter du poisson et te procurer des étoffes pour te couvrir, du sorgho et du maïs.

» — J'avais peur d'être chassé.

» — Les Hommes Blancs respectent les vieillards et les malheureux, Ils t'auraient secouru.

» — Les Hommes Blancs sont bons, je le sais. Les nègres n'ont pas de pitié. L'on m'a parlé de toi, et c'est pourquoi j'ai osé t'aborder. Mais les soldats qui sont chez toi me maltraiteraient...

» — Eh bien ! soit, reste dans ton île. Je te ferai apporter de la farine et du tabac... » (II, 229-230).

BECKER fit comme il avait promis, jusqu'au jour où on vint lui rapporter la mort du paria, devenu la proie d'un crocodile.

« Naturellement, fit-il observer à cette occasion, les habitants de Karema n'ont pas manqué de transformer le gigantesque saurien en un des Oua-Totos (enfants) de l'Esprit du Lac, irrité de voir profaner si longtemps sa résidence sacrée » (II, 367).

Ces cas, et d'autres qu'il serait facile de relever, montrent que cet auteur fut non seulement humain envers les membres de son entourage, mais encore pour les autres êtres que rencontra son expédition, 3^e en date, du Comité national belge de l'A. I. A. dont le titre exact était, — faut-il le rappeler ici ? — Association internationale pour l'Exploration et la Civilisation de l'Afrique.

Étant donné le but scientifique et philanthropique de l'A. I. A. et de chacun des Comités nationaux qui la composaient, il eût été, du reste, au moins contre-indiqué d'agir avec indifférence ou méchanceté. Mais lieutenant et, qui plus est, lieutenant d'artillerie (on sait que les armes spéciales, dont l'artillerie, ont toujours manifesté un plus grand esprit de compréhension entre officiers et troupes que les armes simples), spécialement choisi entre cent concurrents pour assurer, en second, le commandement d'une mission considérée comme très importante vu son coût et les fins qu'elle se proposait, Jérôme BECKER n'a évidemment négligé aucun des moyens de réussir et, entre autres, il a exploité à fond toutes ses

capacités en matière de psychologie. A cet égard, on appréciera pleinement la page dans laquelle il rectifie le portrait « assez pessimiste » de l'Africain tracé par BURTON :

« Bon caractère et cœur dur, il est batailleur et circonspect, bon à un moment, cruel, sans pitié et violent le moment d'après, sociable et sans affection, superstitieux et grossièrement irrégulier, servile et oppresseur, têtu et pourtant volage et amoureux de changement ; attaché au point d'honneur, mais sans aucune trace d'honnêteté en parole ou en action, avare et économe, et cependant irréfléchi et imprévoyant ».

Ainsi s'était exprimé le découvreur du lac Tanganika.

« La vérité est, BECKER dicit, qu'indompté et féroce, lorsqu'on l'abandonne à ses instincts, le nègre devient doux et soumis, sous une discipline à la fois paternelle et sévère. C'est un malheureux, gâté par les mauvais traitements et les mauvais exemples. Passant de l'extrême paresse à l'activité fébrile, résigné passivement à la douleur et confiant dans le moindre palliatif, l'Africain n'obéit encore qu'à l'impulsion ou à la contrainte. Inutile de lui demander un raisonnement personnel. Les faits particuliers tombent bien sous son observation, parfois subtile, mais les faits généraux lui échappent. Et pourtant ne désespérons pas de cette race, encore si loin de son émancipation définitive, et pour laquelle la sujétion à des lois tutélaires est le premier des bienfaits. L'enfant nègre, on l'a constaté, est aussi apte à se développer moralement que le fils d'Arabe, mais il importe de surveiller surtout l'époque où, de l'adolescence, il passe à la puberté. Il ne faut point laisser s'endormir ce cerveau plus hâtivement formé et par conséquent plus vite réfractaire aux acquisitions nouvelles. Comme chez l'Européen, une hygiène soutenue, un entraînement sans relâche peuvent imposer à la nature une prolongation de croissance. C'est sur l'enfant nègre repétri, en quelque sorte, dans le moule européen, qu'il faut compter pour constituer, au centre de l'Afrique, un futur corps de nation. Sa boîte osseuse doit s'élargir sous le marteau infatigable de la pensée et, de génération en génération, en arriver à une activité semblable à celle des noirs acclimatés et régénérés des États-Unis d'Amérique. En dépit de l'opinion formulée naguère.... les résultats obtenus sont déjà probants. Ici, le seul fait de vêtir nos petits sauvages qui partout ailleurs, en Afrique, courent nus jusqu'à l'âge nubile, leur a donné une certaine retenue.

Sachons jeter dans leur cœur la semence du Vrai, du Bien et de l'Utile, et la moisson lèvera, comme cette terre trop vivace livrera un jour tous ses trésors à ceux qui auront su l'assainir par l'Agriculture et par l'Industrie » (II, 287-288).

Même écrite en 1886, cette page à peine retouchée ne serait pas tellement déplacée dans *Grands Lacs*, *Jeune Afrique* ou la *Revue coloniale belge* !

LÉO LEJEUNE.

Un grand administrateur :

CAMILLE COQUILHAT

De nos pionniers coloniaux, COQUILHAT est sans doute un des plus remarquables, étant non seulement homme d'action, mais encore écrivain de haute qualité. Il est, en effet, un de nos premiers concitoyens à avoir servi la cause de la colonisation belge du bassin du Congo par l'épée à la fois et par la plume.

Liégeois d'origine, né en 1853, il avait terminé brillamment ses études à l'École militaire, été nommé sous-lieutenant en 1874, lieutenant en mars 1880 et adjoint d'état-major le 30 décembre suivant. Il l'est toujours en 1882, mais, d'esprit aventureux, il rêve du continent noir, ce continent mystérieux pour lequel quelques-uns de ses anciens condisciples se sont déjà embarqués. Il offre ses services à l'Association internationale africaine et part d'ici en août 1882.

Dès qu'il a pris contact avec la terre africaine, COQUILHAT se sent conquis et comprend que sa vie est désormais attachée à ce sol nouveau qu'il aime déjà. Adjoint à HANSENS, il se rend d'abord à Bolobo, puis est envoyé avec Vangele à l'Équateur, pour y fonder un poste. Si occupé qu'il soit par les travaux multiples d'installation de ce poste, il se met aussitôt à l'étude du noir et de sa psychologie. « Population barbare, paresseuse, mais brave », constate l'officier que révoltent d'ailleurs certaines cruautés dont le décès d'un chef a donné le signal, mais qui doit se retenir de toute intervention et se tait la tristesse dans l'âme.

Après un séjour de quelques mois, COQUILHAT est

envoyé à Iboko, pour y fonder une seconde station. C'est le journal des mois passés à cette fondation qui fait toute la seconde et plus considérable partie de son livre *Sur le Haut-Congo*, si riche en notations sur le pays et sur ses habitants.

Citons-en une page. Il s'agit d'une palabre qui se tient à Lulonga sous la présidence de Hanssens, soucieux de se munir de tous les renseignements sur le chef d'Iboko qui lui faciliteront l'installation de la station dont le commandement est réservé à Coquilhat. Cette palabre présentera des incidents que tout Européen non encore accoutumé aux usages du Haut-Fleuve trouverait d'un haut comique.

« ...Nous étions rangés en demi-cercle, Hanssens, Courtois, Webster et moi, en face de l'aréopage des chefs et des notables indigènes. Amelot s'était joint à nous avec son accordéon. Notre interprète ayant terminé la traduction du discours d'ouverture du capitaine, les natifs qui n'avaient cessé de braquer leurs yeux sur l'instrument inconnu, brillant de couleurs vives et dorées, tenu par Amelot, demandèrent, avant toute réponse politique, à connaître la nature de cet objet. Cette curiosité était prévue. Aussi Hanssens se borna-t-il, en passant gravement la main dans sa belle barbe blanche de prophète, à dire à Amelot :

» Allez-y. L'hymne de l'Équateur, s'il vous plaît.

» Et notre virtuose d'attaquer sérieusement le fameux pot-pourri. Il avait au préalable fortement gonflé l'accordéon, ce qui avait provoqué un mouvement de recul dans la foule. Mais quand les premières mesures eurent fait retentir l'air de leurs sonorités pleines, totalement ignorées de ces pauvres diables, ce fut d'abord de la stupeur. Puis, un rire fou, universel, irrésistible s'empara d'eux ; ils s'empoignaient mutuellement les mains et les claquaient avec force ; ils dansaient, se renversaient, se pliaient, se tordaient. Cette joie formidable dura bien cinq minutes et elle mit en fuite les nombreux oiseaux qui assistaient à la scène dans les arbres. Le calme enfin rétabli, les chefs nègres déclarèrent que ce fétiche était aimable et indiquait nos bonnes intentions... ».

Il va de soi que tout s'arrangea. Et que Hanssens put installer définitivement son jeune adjoint à Iboko.

COQUILHAT s'y met à l'œuvre et donne alors toute la mesure de son intelligence et de son inlassable activité. Non seulement, il y crée un poste modèle, mais il n'hésite pas à entreprendre l'étude approfondie de la langue, des mœurs, coutumes et lois des populations qui l'entourent. Il écrit :

« On ne sait en Europe, combien il est malaisé de raisonner avec les sauvages. On les croit absolument voisins des animaux pour l'intelligence. C'est une erreur profonde. Leur esprit est ouvert mais dévoyé par une éducation barbare, cinquante fois séculaire ».

Des sauvages ? Telle était, en effet, il y a une soixantaine d'années, l'opinion générale sur les habitants de l'Afrique centrale, de ce Congo à peine découvert et considéré comme un enfer, une terre ensorcelée et peuplée de cannibales.

Et certes, l'endroit occupé par COQUILHAT était-il effectivement l'habitat d'une population barbare s'adonnant, en certaines occasions, au cannibalisme. Il essaye de les convaincre et de les détourner de telles pratiques.

« C'est horrible », leur dit-il. A quoi il lui est répondu candidement : « Au contraire... c'est excellent... avec du sel ! »

Le noir ne voyait rien de cruel dans le fait, par exemple, de manger des prisonniers de guerre, qui était, à son sens, une manière agréable de les faire disparaître.

COQUILHAT s'aperçoit qu'une méthode progressive d'éducation aura seule raison de coutumes dont ces peuplades ne soupçonnent pas la monstruosité. L'emploi de la force ne donnerait aucun résultat... bien au contraire. Comme il le dit, les Bangala sont incontestablement bien doués sous le rapport intellectuel et il songe, avec raison, que grâce à cette intelligence, ils finiront par comprendre le côté inhumain de ces abominables coutumes.

Si leur intelligence est vive, elle est particulièrement

ournée vers la ruse et l'esprit de négoce. Ils sont, en outre, cupides, pillards et menteurs. Menteurs, oui, comme tous les êtres ignorants et qui, comme des enfants, éprouvent le besoin de s'exprimer avec exubérance, d'exagérer, d'enjoliver ou de dénaturer les faits.

« Je vois en eux, dit COQUILHAT, l'homme primitif et naturel, livré à ses mauvais instincts. Mais en revanche, ces grands enfants sont susceptibles d'amitié, de tendresse familiale. La jalousie, l'orgueil, la vanité, l'enthousiasme les dominent comme nous. Malgré la polygamie, l'amour chante dans leur cœur et leur abattement peut aller jusqu'au désespoir ».

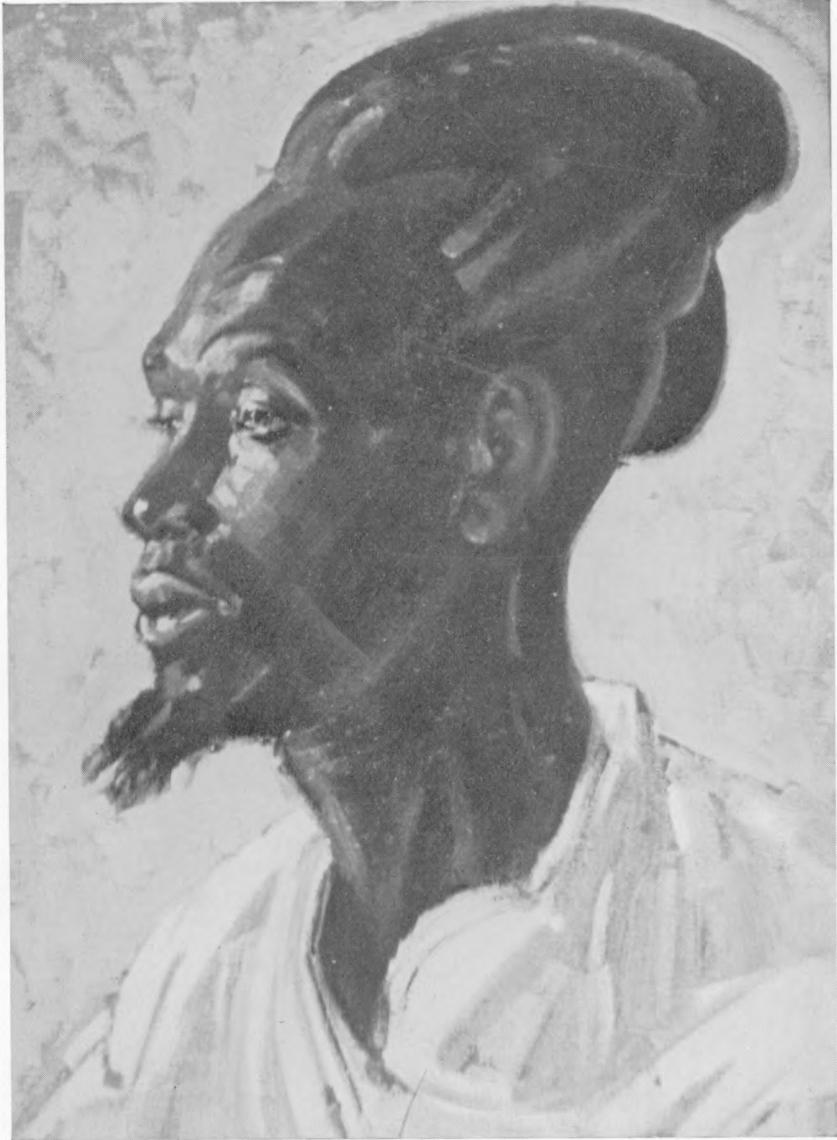
Ainsi COQUILHAT, à force de patience, de tact, de courage également, malgré désillusions, difficultés et risques, COQUILHAT se met à aimer cette sauvage population. Et le miracle s'accomplit. Il se fait aimer d'eux.

Le 9 août 1885, après un séjour de quatorze mois à Iboko, COQUILHAT s'apprête à rentrer en Europe pour y passer un congé largement mérité.

Ce départ, il le décrit dans son livre, en quelques lignes empreintes d'une profonde émotion.

« 9 août 1885. A sept heures du matin, l'*En Avant* est sous vapeur et j'échange une dernière confidence avec le lieutenant VAN KERCKHOVEN. Les indigènes, en masses considérables, font des adieux émus à ceux de mes noirs qui, comme moi, redescendent à la côte, et les comblent de cadeaux. Les monanga, guidés par le vieux roi, m'attendent au bord de l'eau. Tous me donnent l'amicale poignée de main du départ et Mata-Buiké, m'embrassant en pleurant, me dit : « Revenez bien vite, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir ». Je m'arrache à son étreinte et je monte à bord. Au bruit du canon et des acclamations de nos braves serviteurs et des Bangala, nous nous éloignons rapidement vers l'aval. Je suis profondément remué et récompensé. Nous avons conquis le cœur des sauvages bangala ».

Muefa, sur l'*En Avant* en descente du Fleuve, repasse alors les jours de sa vie agitée parmi les Bangala et constate qu'à tout prendre, ces enfants primitifs de la



3. — André HALLET, Type mutusi (Ruanda).

nature ne sont pas aussi mauvais qu'on l'aurait pu croire.

« En donnant, nous dit-il, aux mots la valeur toute relative que l'insuffisance de ces sauvages comporte, je vois en Mata-Buïke un sage, un homme bienveillant et supérieur, qui a pressenti le progrès que les hommes blancs pourront assurer à son pays ».

Après un congé passé en Europe, l'officier-écrivain, en route pour les Stanley-Falls, reverra ses amis bangala ; il les reverra encore peu de temps après, quand la maladie le forcera à rentrer prématurément des Falls. Puis, il ne les reverra plus. Sans doute reviendra-t-il encore en Afrique, en qualité de vice-gouverneur général et pour quelque onze mois, mais sans plus quitter le Bas-Congo.

Il avait le premier, et c'était en 1888, proclamé le principe que l'on ne doit travailler, en Colonie, que par et pour l'indigène, et beaucoup espéré de la perfectibilité de cet indigène par l'enseignement, le travail et l'éducation.

Fernand BERLEMONT.

Un grand « commis » de Léopold II :

LE BARON CHARLES LIEBRECHTS

Rencontrer Charles LIEBRECHTS, revoir bien vivant ce bel officier sportif dans ses multiples activités coloniales, c'est se rappeler les débuts de notre œuvre coloniale et les principes de colonisation sur lesquels s'organisa l'État Indépendant du Congo.

Comme l'écrivait Jean-Charles HOUZEAU, le premier directeur de l'Observatoire de Belgique : « on ne connaît bien un homme que par ses livres ». C'est dans ses livres et ses articles de presse que nous retrouvons, dressé dans son énergique stature, le major Charles LIEBRECHTS.

Mais puisque j'ai fait allusion à Jean-C. HOUZEAU, je tiens à ajouter que cet écrivain, astronome et journaliste, mériterait lui aussi de figurer quelque jour, dans la pieuse galerie oratoire que notre Association a eu l'excellente idée d'ouvrir à nos mémorialistes coloniaux. Fondateur de la Société royale belge de Géographie, c'est J.-C. HOUZEAU qui fut chargé de recevoir Stanley, lors du passage du célèbre explorateur par Bruxelles, en juin 1878, au retour de sa randonnée transafricaine par la voie du Congo. HOUZEAU prit également une assez grande part aux travaux du Comité belge de l'Association internationale africaine et l'on se souvient, sans doute, des utiles recommandations qu'il présenta au sujet du respect à accorder aux arts et métiers indigènes. HOUZEAU fut encore le créateur du premier journal nègre en Amérique.

La parenthèse fermée sur une observation, qui rapproche d'ailleurs deux personnalités-types, me revoici

tout près du major LIEBRECHTS, ami des noirs comme son compatriote J.-C. HOUZEAU.

J'ai d'ailleurs eu l'honneur d'approcher, maintes fois, dans les couloirs de la rue Bréderode, où siégeait l'administration de l'État Indépendant du Congo, le major Charles LIEBRECHTS. Secrétaire général du département de l'Intérieur de l'État congolais, il était un des trois grands commis de cet État ; les deux autres se nommaient le chevalier de Cuvelier, secrétaire général du département des Affaires étrangères, et Hubert Droogmans, secrétaire général des Finances. C'est en s'inspirant des données humanitaires qui avaient guidé ce triumvirat clairvoyant, que Charles LIEBRECHTS résumait, en 1909, la tâche acceptée par la Belgique lors de la reprise de l'État fondé par le roi Léopold II.

En tête de ses *Souvenirs d'Afrique : Congo, Léopoldville, Bolobo, Équateur (1883-1889)*, le major LIEBRECHTS, alors conseiller d'État honoraire, déclarait :

« Nous avons assumé devant le monde, la lourde tâche de guider vers un état social supérieur, des millions d'êtres primitifs.

» Pour y parvenir, nous n'avons pas le choix entre plusieurs méthodes, car il n'en est qu'une, qui nous garantisse le succès. Gardons-nous de céder à la tendance qui consiste à imposer aux noirs de l'Afrique, la forme de nos sociétés européennes. Ce serait stériliser à jamais un sol où fermente un levain plein d'espérances. Stimulons, au contraire, par une intervention intelligente, l'évolution naturelle qui semble arrêtée chez ces peuples, consolidons les bases sur lesquelles repose la vie sociale indigène, en lui imprimant seulement la direction générale, qui, dans le cours des temps, la rapprochera lentement de notre propre idéal, tout en lui laissant son activité et son originalité ».

Ces judicieux conseils, formulés il y a plus de quarante ans, ne dirait-on pas qu'ils datent d'aujourd'hui ? Ne croyons pas à une simple phraséologie d'homme d'État ou de politicien, imbu de théories humanitaires et qui n'aurait pas pris contact avec les réalités, souvent hostiles à de telles théories.

Non, LIEBRECHT est un homme d'action. Il a mis la main à la pâte. C'est un explorateur, à l'époque difficile de notre pénétration dans un pays où le climat, la nature et les habitants dressent de troublants obstacles devant l'Européen encore peu préparé à en affronter les dangers.

L'histoire de cet acclimatement pénible, de ces luttes incessantes contre l'imprévisible, nous est contée d'une manière simple et lucide, sans forfanteries bariolées. Dans les contacts difficiles avec les natifs, l'explorateur (c'est le terme que l'on emploie alors pour désigner nos premiers coloniaux) ne se départira jamais de cette règle générale qu'il a faite sienne : allier beaucoup de patience à une bienveillante fermeté.

Il aura la patience de celui qui veut comprendre et comprendre c'est prendre avec soi, s'assimiler, aimer, aimer même le disparate, ce qui dérouté nos habitudes ou nos concepts d'occidentaux. Quand il séjourne à Bolobo, LIEBRECHTS n'hésite pas à se mêler à la population autochtone, en dépit parfois de la malpropreté de certains individus.

« J'étais, écrit-il, de toutes leurs cérémonies et ils n'éprouvaient aucune gêne en ma présence. De mon côté, je m'efforçais de me plier aux coutumes locales autant que le permettaient les devoirs d'humanité et je participais ainsi aux manifestations de joie et de douleur des indigènes. A la naissance de l'enfant d'un notable, j'envoyais un présent ; à la mort d'un indigène, j'offrais également une pièce d'étoffe pour aider à l'ensevelissement ».

LIEBRECHTS observe et étudie les mœurs, les croyances, le comportement des Congolais et même des noirs étrangers. Quel éloge il consacra à la mémoire du haoussa Omari, qui sauva le capitaine Deane pourchassé par les Arabes !

A son second séjour, LIEBRECHTS deviendra l'organisateur de Léopoldville. Il insistera encore sur la nécessité de connaître le noir pour le traiter avec justice.

« Il est important, répétera le Lt LIEBRECHTS, que les Européens apprennent, et les mœurs, et le dialecte des peuplades au milieu desquelles ils ont à vivre ».

LIEBRECHTS écrira ailleurs :

« Surtout, n'oublions pas d'élever la femme indigène, dont le rôle, dans le premier stade de l'évolution, aura une si heureuse et grande influence ».

O leçon trop méconnue !

Dans ses articles de l'*Étoile Belge*, où il signalait : « Un vieux Congolais », et qui ont été réunis en un volume présenté par le maître écrivain Albert GIRAUD, LIEBRECHTS, tout en adoptant la formule « Il ne faut pas les pousser », formule opposée à une éducation trop rapide des indigènes, déclare :

« Tandis que l'indigène s'élèvera dans l'ordre social, il importe que son attachement à l'autorité ne s'affaiblisse pas ».

Mais il explique aussitôt :

« Nous croyons qu'on obtiendra ce résultat en réservant aux autochtones une coopération de plus en plus large aux affaires publiques, sans forcer les étapes, à condition qu'on établisse un état social spécial basé sur une hiérarchie locale n'ayant aucune affinité, ni rapports, avec nos organisations métropolitaines ».

Tout cela, objectera-t-on, sont gloses d'un « explorateur » devenu fonctionnaire et expliquant, après coup, son comportement colonial. Or, il suffit de constater, ainsi que le rappelle LIEBRECHTS dans la suite de ses *Souvenirs d'Afrique*, « que jamais, au Congo, un agent ne reçut une récompense honorifique à raison des combats livrés aux indigènes, quelles que fussent les circonstances et les causes de ces combats » pour rattacher principes et conduite à de hautes injonctions royales. Jamais le Roi n'accorda de distinctions à raison de combats livrés même aux indigènes révoltés.